

L'homme qui écrivait à la loupe

Friedrich WOLF

Souvent on me demande : « Quels furent pour toi les événements les plus marquants au cours de ces dernières années, pendant lesquelles régnaient le bruit des armes et l'enfer des camps de concentration ? » Beaucoup, à qui l'on pose une telle question, ne savent d'abord que répondre. Mais à mes yeux aujourd'hui deux figures réapparaissent qui, par leur force, leur absence de pathétisme et leur calme surpassent plus d'un auteur de « hauts faits ».

L'une d'entre elles est un Espagnol, âgé d'environ trente ans, prénommé Esteban, un Catalan qui, avec beaucoup d'autres camarades des Brigades Internationales, fut interné en 1940 au camp du Vernet, un camp disciplinaire, au pied des Pyrénées.

Ce fut un moment difficile pour nous, prisonniers « politiques », lorsque le 10 mai Hitler lança l'offensive, atteignit bientôt la Gironde et que Pétain se mit au pas. Encore plus tôt, pourtant, dans le chaos général une instruction parvint au commandant du camp, selon laquelle environ trois cents Espagnols disposaient de passeports et de visas pour la République d'Amérique Centrale de Saint Domingue et qu'ils pouvaient partir de Bordeaux par le dernier bateau libre.

Esteban, l'homme qui écrivait à la loupe, faisait partie des heureux élus. Esteban était horloger de métier. Dieu sait où il avait pu se procurer les minuscules pincettes, tournevis et limes et même le verre grossissant qu'il fixait à son œil pour travailler. Il travaillait comme horloger pour nous, les prisonniers, et surtout aussi pour les sergents et les officiers du commando.

Lorsqu'il fut inscrit sur la liste des heureux élus qui pouvaient voir les barbelés s'éloigner derrière eux et que tous les camarades le félicitèrent en criant : « Olé ! Olé ! », il sourit donc d'un air béat. Le soir cependant, on entendit dire qu'Esteban ne partirait pas, qu'un autre Espagnol avait son billet de transport. Esteban était-il tombé malade ? Tout autre avec une fièvre de quarante et un degrés quitterait ce camp sur le champ.

Les choses se déroulèrent de la manière suivante pour Esteban, « l'homme qui écrivait à la loupe ». À l'aide de sa loupe et d'un poinçon affûté et extrêmement pointu, il

était capable d'écrire des lettres et des informations dans un format si petit, quasi microscopique, qu'un rapport qui, d'ordinaire aurait tenu sur dix à quinze pages, grâce à l'écriture minuscule d'Esteban, n'occupait qu'une petite feuille que l'on pouvait mettre dans le creux d'un bouton de manteau et ainsi, malgré les fouilles au corps des plus pointues, pouvait passer à l'extérieur ; il était donc extrêmement important que les informations sur les conditions de vie dans notre camp et les noms des internés soient connus dans le monde. Qui aurait donc bien pu écrire maintenant à la loupe si Esteban n'était plus avec nous ? Aucun d'entre nous n'en était capable. Esteban nous exposa clairement la situation en peu de mots tandis qu'à côté de lui les camarades faisaient leur sac à dos.

« Et si Franco exige ton extradition ?

- Alors je ne serai pas le seul. En outre le camp saura toujours cacher et protéger un horloger tel que moi.

- Que vas-tu dire au *chef du quartier* (en français dans le texte) si tu ne pars pas ?

- Que j'ai eu la malaria et que je ne veux pas aller sous les tropiques. »

Nous essayâmes encore de le faire changer d'avis, mais il ne se laissa pas convaincre. Esteban était pour nous aussi important que le pain et le vin.

Le lendemain après le repas de midi, les heureux libérés marchèrent à grands pas vers la porte du camp.

Nous nous étreignîmes, nous donnâmes de violentes tapes sur le dos et nous embrassâmes comme je ne l'avais jamais vu faire entre hommes. Les larmes coulaient sur les joues décharnées et sales des libérés et de nous autres, retenus derrière les barbelés. Il y avait là des hommes de tous les peuples d'Europe : des Espagnols, des Tchécoslovaques, des Polonais, des Allemands, des Belges, des Italiens, qui avaient surmonté les combats les plus durs de l'Ebre, de Teruel et du front de Cordoue, qui par la faim, la retraite, la volonté de vaincre et le doute étaient liés ensemble à la vie à la mort pendant ces années riches en destin. Et lors du départ, dans ce soulèvement des cœurs, unique et presque irréel, Esteban fut infiniment étreint, pas seulement par ceux qui rejoignaient la liberté, mais aussi par nous qui restions là avec lui. Et en ce moment inoubliable, nous avons tous la conscience de quelque chose de fondamental : il existe

quelque chose de plus fort que la crainte et le doute, quelque chose de plus fort que la mort, la faim et les barbelés.

Ce n'est que récemment que j'ai appris qu'Esteban a été libéré plus tard et qu'il est en vie.

Traduction et note de Françoise PERNOT en collaboration avec Maria COZAR

d'après

« Der Lupenschreiber » in WOLF Friedrich, *Erzählungen Kurzgeschichten Sketchs*, Berlin : Aufbau-Verlag, 1952, p.334-336.

Note

Ce récit est autobiographique.

Le protagoniste du récit, Esteban, pourrait être Esteban UCIEDA LOSADA, incarcéré au camp du Vernet le 01/07/1940, venant de BRAM, sorti le 23/09/1940. (A. D. Ariège, 5W 337/7098).

Les dates de détention des autres internés portant le prénom d'Esteban recensées aux Archives Départementales de l'Ariège ne correspondent pas aux dates des faits narrés. L'identification devra être confirmée.